Quand les canons se sont tus

Le traitement des corps des soldats tombés au cours de la bataille de Sarrebourg (20 août 1914)

After the battle, Sarrebourg 20 august 1914 - the handling of the fallen soldiers bodies

Was geschah mit den Leichen der Soldaten, die in der Schlacht um Sarrebourg (20. August 1914) gefallen sind, als die Kanonen verstummt waren?

Olivier Monier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1955>

DOI : 10.4000/alsace.1955

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 291-304

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Olivier Monier, « Quand les canons se sont tus », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2016, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1955> ; DOI : 10.4000/alsace.1955

Quand les canons se sont tus

Le traitement des corps des soldats tombés au cours de la bataille de Sarrebourg (20 août 1914)

Afin de menacer Strasbourg par l'ouest, les troupes françaises et le grand quartier général n'ont que deux choix. Le premier passage se situe dans la vallée de la Bruche et reste infranchissable du fait de la présence de la *Fest Kaiser Wilhelm II* (Fort de Mutzig) qui, par la puissance de son artillerie, interdit toute entrée dans la plaine d'Alsace. Le second, par le col de Saverne, n'est pas, quant à lui, barré par un ouvrage fortifié ; l'offensive de la 1^{re} armée française (commandée par le général Dubail) en Lorraine se concentre donc naturellement sur cet objectif.

Le champ de bataille de Sarrebourg ¹ : les blessés, les morts et les mourants

Afin de mieux protéger ce point de passage, les troupes allemandes se retranchent dès la déclaration de la guerre, et jusqu'à l'aube des combats des 20 et 21 août 1914, sur les contreforts de la vallée de la Sarre au nord et à l'est de Sarrebourg.

Les combats sont marqués par l'action de l'artillerie, avec des effets dévastateurs sur l'infanterie. Les choix tactiques des uns et des autres tiennent insuffisamment compte de cette arme, qui a considérablement

1. Pour approfondir la question de la bataille de Sarrebourg voir : DEURINGER (Karl), Bayerischen Kriegsarchiv, *Die Schlacht in Lothringen und in den Vogesen 1914. Die Feuertaufe der Bayerischen Armee*, Munich, 1929. – ELMERICH (Joseph), *Août 1914 : La bataille de Sarrebourg*, Sarrebourg, 2004. – MONIER (Olivier), *Mort des soldats et traitement des corps des combattants tombés pendant la Première Guerre mondiale dans la région de Sarrebourg. De 1914 à nos jours*, mémoire de Master 2 sous la direction de Jean-Noël Grandhomme, Université de Strasbourg, 2011. – NOUZILLE (Jean), OBERLÉ (Raymond), RAPP (Francis), *Batailles d'Alsace ; 1914-1918*, Strasbourg, 1989.

évolué dans le dernier quart du XIX^e siècle et dont on découvre toute l'efficacité en ce début de guerre. Dans l'explication des hécatombes du début de la guerre, le rôle du pantalon rouge est à minimiser, les troupes allemandes, pourtant de *feldgrau* vêtues, étant souvent prises à parti elles aussi par l'artillerie française, et notamment par les obus de 75 mm à shrapnels qui ciblent tous les regroupements d'hommes imprudemment réalisés en plein champ et à la vue de l'adversaire.

Entre le 18 et 20 août 1914, la 1^{re} armée française, qui tente de forcer le passage vers Strasbourg, doit faire face à des barrages d'artillerie et à des positions allemandes composées de tranchées, protégées par des mitrailleuses qui fauchent dans leur élan toutes les offensives françaises. Lorsqu'on parle de tranchées, il ne faut pas s'imaginer de longues lignes continues comme il en exista plus tard au cours de la guerre de positions, mais de courtes positions mises en place sur des points clé où les combattants sont protégés des tirs de l'ennemi tout en ayant la possibilité de repousser ses attaques. Les troupes françaises engagées dans un mouvement que le GQG souhaite rapide et continu ne se retranchent pas et utilisent souvent, pour seule protection, les diverses habitations qui forment la lisière des villes et villages du territoire annexé.

Le 19 août, les tentatives de la 1^{re} armée pour percer le dispositif ennemi connaissent l'échec : ainsi, l'une d'entre elles, au nord de Sarrebourg, avec pour objectif Loudrefing, est arrêtée et une contre-attaque repousse même les troupes françaises sur les positions occupées au matin du 18 août. Dans cette affaire, les régiments de la 31^e division d'infanterie perdent près de 1 900 hommes, blessés, tués ou disparus. Malgré toutes les tentatives à Sarrebourg et le long des Vosges, aucune attaque ne parvient à franchir les lignes allemandes, au-delà desquelles se prépare une contre-offensive générale.

Le lendemain, aux environs de 11 heures, les troupes allemandes lancent leurs attaques sur Sarrebourg et submergent des troupes françaises amoindries et fatiguées par les combats et marches des premiers jours de guerre. La défense des positions françaises est d'autant plus difficile que les batteries d'artillerie (notamment celles du 16^e corps d'armée) n'ont plus de munitions pour combattre. À la fin de la journée, l'intégralité des unités françaises engagées dans le couloir de Sarrebourg doit reculer de plusieurs kilomètres afin de pouvoir s'établir défensivement.

Le 21 août, les troupes françaises sont contraintes de battre en retraite sous la pression des forces allemandes et se trouvent menacées par un large contournement de leur aile gauche induit par le reflux de la 2^e armée, engagée simultanément en direction de Metz après les échecs devant Morhange.

Si les combats s'éloignent définitivement, puisque le front se stabilise plus loin, ces quelques jours d'affrontement de l'été 1914 laissent sur le champ de bataille de Sarrebourg du matériel, des blessés et les corps des hommes qui ont perdu la vie.

La préoccupation principale des autorités civiles et surtout militaires au lendemain de la bataille n'est naturellement pas l'inhumation des défunts, mais les soins à porter aux blessés. Ces derniers sont dispersés dans des postes de secours de toutes tailles, généralement improvisés dans les granges des fermes et même dans ou autour des églises, à l'exemple de Loudrefing, où l'encombrement en brancards, matelas et pansements du cimetière témoigne de l'occupation de ce lieu sacré. Cette même saturation en blessés se rencontre à Sarrebourg et dans la plupart des communes environnantes, mais elle atteint un niveau encore plus critique à Abreschviller. Ce village situé au pied du col du Donon est l'un des principaux lieux de passages des troupes françaises, qui y laissent ceux dont l'état est jugé trop grave pour qu'ils soient transportés sur de longues distances. Pour les autorités, il s'agit de parer au plus pressé et de sauver tous ceux qui peuvent encore l'être.

François Perrin, un médecin militaire français, rend compte dans ses mémoires² des journées qui succèdent aux combats. Le 23 août, il est dirigé sur Abreschviller, dont il décrit la situation :

Ce que nous voyons dépasse l'imagination. Des centaines, des centaines et encore des centaines de blessés français et allemands, mélangés, entassés, souvent sur le sol nu, dans des granges, des remises, des écuries, car l'hôpital, les écoles, la mairie, deux sanatoria sont archipleins. À peine quelques-uns pansés : une odeur épouvantable nous prend à la gorge dès l'entrée. Les morts se putréfient à côté des vivants.

Les femmes du village et tout le personnel médical, français et allemand, sont mis à contribution pour évacuer les corps, panser et réconforter tous ceux qui peuvent encore l'être. Trois jours sont nécessaires pour évacuer les blessés transportables et rendre à cette commune son allure du temps de paix.

À Sarrebourg, elle aussi encombrée de blessés et de morts, la situation n'est pas plus enviable. Les deux hôpitaux, civil et militaire, ne suffisent pas et les blessés s'entassent dans le lycée, les écoles et même la halle du marché de cette ville qui se mue en un vaste centre de soins où, quand certains meurent, d'autres sont évacués par voie ferrée vers l'Est. Ici encore les femmes se mettent volontairement à la disposition des autorités pour panser et laver les blessés, soulager les malades de leur douleur et

2. PERRIN (Éric) (présentation), *Un Toubib sous l'uniforme, 1908-1918, carnets de François Perrin*, Parçay-sur-Vienne, 2009, p. 22-248.

le personnel médical des tâches les plus ingrates. Mais, en dépit de ce déploiement de bonne volonté des soldats continuent à mourir, laissant aux habitants les visions les plus macabres. Léon Nonnenmacher³, alors adolescent témoignera plus tard :

Un soir, à mon retour, un spectacle horrible s'offrit à ma vue. Les nombreux cadavres rassemblés dans les rues de la ville gisaient pêle-mêle dans la cour devant notre maison.

Le ramassage des morts par les civils réquisitionnés

Qu'il s'agisse des rues, forêts ou champs, plus de 6 700 corps de soldats français et allemands sont dispersés sur le champ de bataille. Aucune des deux armées ne s'attendait à subir autant de pertes, qui sont autant de cadavres attendant une inhumation dans ces chaudes journées d'été et dont la présence inquiète toutes les autorités, car ils peuvent être à l'origine de problèmes d'ordre sanitaire.

Si de simples citoyens se portent volontairement au secours des blessés, quel que soit leur uniforme, c'est la réquisition qui implique les hommes dans le ramassage et la mise en terre des morts. Les réquisitions, même si elles restent exceptionnelles, ne sont pas illégales. Le recours à cette main d'œuvre est précisé dans les divers règlements et manuels des services sanitaires et prévue par la convention internationale de La Haye, qui les encadre⁴. À Sarrebourg et dans beaucoup d'autres villages, ce sont les hommes entre seize et soixante ans qui sont appelés à ramasser les corps. C'est le cas du jeune Charles Grandhomme, fils d'agriculteur, à Hesse. La fourchette d'âge concernée ne doit pas étonner car la grande majorité des hommes dans la force de l'âge est, à cette période, sous l'uniforme. Cette forme de réquisition a déjà été utilisée au cours de la guerre de 1870-1871, et notamment après la bataille de Froeschwiller-Woerth.

À ces « fossoyeurs de fortune », accompagnés de prisonniers et d'infirmiers, revient la difficile tâche de ramasser, de regrouper, d'identifier et d'enterrer les combattants qui ont trouvé la mort dans les combats.

3. Voir NONNENMACHER (Léon) in BRUNNER (Jacques), *Sarrebourg Moselle, bulletin municipal officiel*, n° 26, 1984, p. 40 et ELMERICH, *op. cit.*, p. 230.

4. Ces considérations sont issues de l'étude de manuels et règlements français. Les ouvrages allemands équivalents sont rares ou ne font pas mention de ce type de réquisitions. Ont été consultés : VON ALTEN (Georg), *Handbuch für Heer und Flotte*, X tomes, Berlin, 1913 (ne fait référence aux funérailles que dans l'article : *Bestattung der Krieger*). - *Kriegsbrauch im Landkriege*, Berlin, 1902. - ELSNER VON GRONOW (Kurt), SOHL (Georg), *Militärstrafrecht für Heer und Marine des deutschen Reichs: Handbuch für Kommando- und Gerichtsstellen, für Offiziere und Juristen*, Berlin, 1906.

Série de sépultures à Plaine-de-Walsch : des fosses au cimetière. Extrait de cartes.
Collection F. M.

Ces opérations laissent un souvenir marquant à toutes les personnes qui y prennent part. Les témoignages montrent les difficultés de la confrontation entre des civils et cette multitude de corps sans vie, comme celui de Charles Henrion, un habitant de Hoff :

Avec un ami je fus chargé de l'enterrement, essentiellement de soldats français tués lors de l'attaque du Tinkelberg le long de la lisière et à l'intérieur de la forêt reliant Hoff à Sarraltroff. À nous deux nous avons ramassé environ quatre-vingts corps que nous avons déposés dans une fosse creusée en face du magasin de M. Gies dans la rue des Ponts. Il m'a fallu énormément de courage et de volonté pour accomplir cette mission. J'en étais tellement écoeuré que j'ai eu du mal à me remettre de mes émotions.⁵

C'est donc sur le champ de bataille lui-même les cadavres des soldats tombés au cours de ces premiers affrontements de la Grande Guerre sont inhumés par tous les hommes disponibles, pressés par le temps qui s'écoule et affecte les corps. Ainsi, la localisation des tombes dépend des différents combats qui composent la bataille, de leur intensité et de l'organisation des différents lieux de soins en activité. On ne peut naturellement pas se permettre d'offrir aux soldats inhumés des tombes individuelles sur les lieux exacts de leur décès, sacrifiant au romanesque qui présidera à la création du Custer National Cemetery⁶. Les fosses communes d'août 1914 sont le

5. BRUNNER, *op. cit.*, p. 27.

6. Les tombes des soldats du 7^e de cavalerie de l'armée américaine, commandé par le colonel Custer, inhumés sur le lieu de leur mort à la suite de la bataille de Little Big Horn en juin 1876.

résultat de regroupements de corps de soldats tombés dans la campagne dans un rayon de quelques centaines de mètres. De même, des questions sanitaires conduisent à l'évacuation rapide des corps des soldats décédés dans les villes et villages. Dans le cas de Sarrebourg, ils sont inhumés au cimetière de garnison, donc dans un lieu dévolu avant-guerre à ce type d'usage.

Quelles tombes pour les combattants de Sarrebourg ?

La forme de sépulture la plus représentative de l'inhumation des combattants est donc la fosse commune, qui représente plus de neuf structures funéraires sur dix. Très souvent des considérations pratiques influent sur la forme finale des sépultures. Celles-ci vont du simple caveau contenant moins d'une dizaine de corps à la structure aux allures de charnier où reposent plusieurs centaines d'hommes. À Niderviller une seule regroupe 208 hommes. Dans certains secteurs, les soldats de l'une des nations sont surreprésentés, mais les fosses communes contenant les corps des soldats allemands et celles des militaires français sont similaires, la majorité étant à caractère national. Dans certains cas, un choix délibéré conduit à cette séparation, comme à Bisping, où les autorités, très probablement militaires, décident de regrouper les corps dans deux larges fosses communes, et conviennent d'ensevelir les dépouilles en fonction de leur appartenance aux armées belligérantes⁷. L'idée selon laquelle les soldats deviendraient frères d'armes dans la mort est donc à nuancer.

Ceci étant dit, les corps des soldats français et allemands semblent être traités avec équité, même si certains combattants, notamment les officiers, sont mis en avant. Ainsi, près de sept officiers sur dix sont enterrés dans des tombes qui leur sont réservées, preuve de l'importance qui leur était faite. En Allemagne plus encore qu'en France, l'officier incarne une élite sociale – souvent aristocratique – qui occupe une place particulière et jouit d'un certain prestige⁸. Cependant, ce principe ne peut être présenté comme une constante : certains des officiers partagent la sépulture de leurs hommes.

La diversité des traitements dans les inhumations d'août 1914 semble indiquer une absence de directives générales ou de coordination des opérations sur l'ensemble du territoire concerné par la bataille.

7. Voir MONIER (Olivier), *op. cit.*

8. Voir VINCENT-DAVIET (Marie-Bénédicte), *Histoire de la société allemande au XX^e siècle*, vol. 1 : *Le Premier XX^e siècle*, Paris, 2011. Il faut également noter que les officiers occupent un rôle important en France, théorisé par le général Lyautey dans *Le Rôle social de l'officier* en 1891.

Calvaire de la route de Buhl après la bataille de Sarrebourg. Collection privée F.M.

Dans un premier temps c'est souvent une simple croix qui vient marquer le lieu de la sépulture. Cependant, par pitié et par respect pour les morts, ces tombes sont ensuite enrichies d'ornements qui vont jusqu'au monument en pierre. Ces aménagements touchent les sépultures françaises comme allemandes, sans exception. Ainsi, même si l'origine des financements reste inconnue, cette pratique est la preuve d'un traitement égal pour tous les combattants tombés pour leur patrie, quelle qu'elle soit.

La mise en valeur des sépultures constitue un premier hommage rendu à ces soldats. Il s'agit de perpétuer leur souvenir à travers la construction et l'entretien de structures pérennes visant à honorer, souvent avec une connotation religieuse, la mémoire de ceux qui ont perdu la vie.

L'un de ces monuments, qui ne marque pas l'emplacement d'une tombe, mais témoigne cependant de la violence des combats, n'est pas une construction de la Grande Guerre ; il est le résultat direct des combats d'août 1914. Le calvaire de la route de Buhl (présenté ici dans un état

Monument du Tinkelberg. Photo de l'auteur septembre 2010.

postérieur à la bataille) est un élément de dévotion antérieur au conflit, malmené et endommagé au cours des combats. L'explosion d'un obus a arraché la croix, mais laissé le corps indemne si bien que sur la plaine ne se dresse plus qu'un Christ souffrant, les bras tendus vers le ciel, uniquement retenu à son socle de pierre par les pieds. Cette image marque tant les civils que les soldats et fait l'objet de nombreux clichés largement diffusés tout au long de la guerre sous forme de cartes postales. Le calvaire ne fut jamais restauré, présentant ainsi au passant une image permanente de la violence des combats et conférant au sacrifice des soldats une dimension sacrée.

Avec le monument aux Bavaois du Tinkelberg, installé sur les hauteurs de Sarrebourg, nous sommes en présence d'une construction d'un autre type qui marque une double aspiration de la part des militaires et de la population locale. En effet, si le grès des Vosges dont est fait le monument a été payé par un habitant de Réding, une commune avoisinante ; l'ouvrage a été réalisé par des soldats stationnés dans la région après les combats. En outre, il revêt un aspect symbolique, car il est installé sur les hauteurs de la Sarre, à l'emplacement de l'une des positions allemandes d'août 1914, où des soldats ont trouvé la mort. Ainsi, en plus de rendre hommage aux combattants enterrés non loin de là, ce monument rappelle la contribution à la victoire de l'une des populations – fière de son particularisme – qui composent le *Reich*, comme le précise l'épithète : « *Unseren tapferen*

Bayern » (à nos courageux Bavaois) et les éléments iconographiques (le casque à pointe et la croix de fer placée au sommet).

Le retour à la paix : des croix de bois aux nécropoles

Avec la paix, l'Alsace-Lorraine redevient française. Pour les Sarrebourgeois comme pour les autres habitants du *Reichsland*, le retour de la France prend d'abord la forme de l'entrée des troupes victorieuses dans la ville, le 20 novembre 1918. La République doit concilier l'hommage de « la Patrie, reconnaissante, à ses enfants » et d'autres réalités, celles d'une région où la grande majorité des hommes ont dû revêtir l'uniforme *feldgrau*, ce qui n'empêche pas les familles en deuil de vouloir honorer la mémoire des êtres chers qu'elles ont perdus.

Dans un contexte de pénuries alimentaires et autres, de classement de la population en différentes catégories appelées ou non à pouvoir rester sur le territoire recouvré par la France, les tombes des combattants d'août 1914 – c'est-à-dire, presque, d'un autre siècle – ne constituent pas la préoccupation première du commissariat général d'Alsace-Lorraine, qui doit gérer le retour à la France des trois départements. En outre, les corps inhumés dans la région de Sarrebourg tombent sous le coup des prescriptions mises en place en France au cours du conflit, confirmées pour l'Alsace-Lorraine au cours de l'année 1919. Cette réglementation interdit l'exhumation des restes des soldats morts sur le front et le transfert des corps vers d'autres destinations par les familles.

La loi du 31 juillet 1920 modifie cette situation et donne finalement satisfaction aux familles en permettant aux veuves, ascendants ou descendants de demander la restitution du corps des militaires ou marins « Morts pour la France ». En outre, la loi déclare les cimetières militaires propriété nationale : ils seront gardés et entretenus aux frais de l'État. Cependant, le Haut-Rhin, le Bas-Rhin et la Moselle présentent un cas particulier. Un décret du 3 septembre 1920, confirmé par la loi du 18 mars 1921, se donne pour objectif d'y transposer la loi du 29 décembre 1915, votée à l'époque de l'Annexion, et de fixer les modalités d'acquisition par l'État des lieux de sépultures militaires, ainsi que leur aménagement et leur fonctionnement ultérieurs. Ainsi, pour pouvoir mettre en œuvre le rapatriement des corps dans leur commune d'origine et le regroupement des sépultures dans des propriétés de l'État, il faut, dans ce domaine du moins, aligner l'Alsace-Lorraine sur le modèle français.

Les tombes de combattants inhumés dans la région de Sarrebourg.

Les sépultures des combattants un siècle après la bataille

Cent ans après les événements, ce sont 9 001 corps de combattants de la Grande Guerre qui sont toujours inhumés dans onze nécropoles de la région de Sarrebourg. De manière générale, celles-ci trouvent leur place près de la ligne de front du 20 août, et correspondent donc aux bords communaux où les corps étaient les plus nombreux au cours et à la fin du conflit. Le cimetière militaire allemand de Lafrimbolle fait figure d'exception. En effet, le village n'a été que peu concerné par les combats qui ont bouleversé l'arrondissement au début de la guerre. Cette nécropole, qui regroupe 2 110 corps, constitue pourtant le cimetière le plus important de la région étudiée, six fois plus grand que la structure la plus modeste, la nécropole allemande de Walscheid, qui regroupe 364 corps dont 256 en ossuaire.

Au lendemain de la guerre, l'installation des nécropoles se fait avec plus ou moins d'élan et de facilité en fonction des villages et des propriétaires privés concernés par les expropriations. Certaines communes souhaitent rendre un hommage particulier aux combattants en leur consacrant un espace spécifique dans le cimetière communal. Aujourd'hui, cinq d'entre elles disposent encore d'un carré militaire. Comme il s'agit exclusivement de soldats français, il faut y voir une volonté des autorités locales d'exprimer leur reconnaissance vis-à-vis des soldats morts « pour leur délivrance », comme l'on dit à l'époque. Par la suite, la mise en valeur des tombes des combattants est l'occasion, de la part de ces villages de Moselle, d'afficher leur patriotisme sans faille et leur attachement à la Patrie qui a retrouvé ses « Provinces perdues ».

De nos jours trois tombes isolées restent atypiques, tant par leur localisation que par leur forme. La première, installée à Dolving, consiste en un monument, très probablement le résultat d'une demande présentée par la mairie. Là encore, l'érection d'un élément commémoratif fournit l'occasion de rendre un hommage aux combattants morts autour du village. La vaste pierre tombale installée au-dessus d'un caveau où reposent les dépouilles de soixante-dix-neuf soldats trouve son origine dans le maintien sur place de la fosse commune d'origine. Cette structure relève toutefois d'un cas particulier, car elle héberge les corps de sept soldats allemands, seul exemple de militaires de cette nationalité inhumés hors d'une nécropole. Il faut donc voir dans ce monument un rare exemple d'hommage « œcuménique » aux victimes.

Une seconde tombe est quant à elle installée en marge d'un chemin forestier à un peu plus d'un kilomètre d'Abreschviller. Dans cette sépulture individuelle repose le sous-lieutenant Robert Pétermann. Né le

24 juillet 1893 à Montbéliard, cet officier du 149^e régiment d'infanterie est mort de ses blessures le 21 août 1914 à l'ambulance d'Abreschviller⁹. Au moment de l'exhumation de son corps de la fosse commune dans laquelle il avait été d'abord enterré, il a été trouvé porteur d'une lettre où il exprimait sa volonté d'être inhumé sur les lieux même de sa mort¹⁰. Si la lettre a disparu des archives de la commune (sans doute restituée à sa famille), sa tombe est toujours présente, entretenue et restaurée par le Souvenir Français.

La troisième et dernière sépulture se trouve dans un cimetière, mais se distingue d'un carré militaire classique par le rôle joué par la famille dans son installation. La pierre tombale ressemble en tout point à un monument civil du premier quart du XX^e siècle, cependant la plaque émaillée représentant le défunt en uniforme sous forme d'un médaillon entouré de drapeaux français précise que la sépulture est militaire. Dans l'épithaphe, l'implication de la famille est clairement énoncée par la mention : « À la mémoire de notre fils Gaston Guyard¹¹. » Il est difficile de déterminer si les parents ont souhaité que leur fils soit inhumé dans le cimetière de cette commune, cependant ils sont partie prenante de la forme finale de la sépulture.

Conclusion

Le regroupement des sépultures de combattants, objectif premier de l'ensemble des lois mises en place après la guerre, semble finalement atteint. En effet, une recherche dans l'ensemble des cimetières civils de l'arrondissement montre que l'intégralité des 9133 corps de soldats inhumés aujourd'hui dans la région de Sarrebourg est regroupée sur dix-huit sites, alors qu'à la fin de 1915 la presque totalité des communes concernées par les combats d'août 1914 signalaient la présence de tombes sur leur ban.

Après le tumulte de la bataille, les tombes, mises en place à la hâte à l'aide de toute la main d'œuvre disponible, se sont enrichies de croix de bois, de pierres tombales et même de monuments qui, tous, rendent hommage aux victimes de la bataille – qualifiées de « héros » –.

Les questions de gestion et, comme l'on dirait aujourd'hui, d'aménagement du territoire, apparaissent centrales dans l'aménagement des tombes de combattants, qu'il s'agisse du temps de guerre ou de paix.

9. Site internet du ministère de la Défense, Mémoire des hommes.

10. Voir ELMERICH, *op. cit.*

11. Ce militaire, curieusement, ne figure pas dans le fichier « Mémoire des hommes ».

La mise en place de monuments, l'autorisation du rapatriement des corps, tout comme les autorisations accordées à certaines communes de conserver des tombes hors de nécropoles, n'excluent pourtant jamais le large éventail des formes du respect de la mémoire des combattants, toujours présent dans l'application des règlements, lois et des décrets, à côté des nécessités pratiques (hygiène, reprise de terres agricoles).

Résumé

Quand les canons se sont tus. Le traitement des corps des soldats tombés au cours de la bataille de Sarrebourg (20 août 1914)

La région de Sarrebourg aux portes de l'Alsace est le théâtre d'un des premiers revers français de la Grande Guerre. Les combats qui se déroulent du 19 au 21 août 1914 laissent sur le champ de bataille près de 6700 corps de soldats français et allemand. Inhumé dans la hâte souvent par la population civile leurs tombe vont passé de la croix de bois à la sépulture paré et entretenue tout au long de la guerre avant d'être déplacé pour trouver, enfin, une tombe définitive dans une région redevenue française.

Zusammenfassung

Was geschah mit den Leichen der Soldaten, die in der Schlacht um Sarrebourg (20. August 1914) gefallen sind, als die Kanonen verstummt waren?

In der Raum Sarrebourg am den Toren des Elsass ist der Schauplatz auf einer der ersten Französisch Rückschlägen des Ersten Weltkriegs. Die Kämpfe, die vom 19 bis 21 August Blätter auf dem Schlachtfeld in der Nähe 6700 Körper Französisch und deutschen Soldaten nahm. Oft hastig in der Zivilen begraben wird Vergangenheit ihre Holzkreuz zum Grab vorbereitet und gepflegt während des Krieges vor der Verbringung zu finden, schließlich eine endgültige Herbst Gräber.

Summary

After the battle, Sarrebourg 20 august 1914 - the handling of the fallen soldiers bodies

The town of Sarrebourg and his area, at the gates of Alsace, is the scene of one of the first French setbacks of the Great War. This fighting, from August 19 to 21, leaves on the battlefield near 6700 body of French and German soldiers. Often hastily buried in the civilian population will fall past their wooden cross to the grave prepared and maintained throughout the war, before being moved to find, finally, a final grave.